



HAL
open science

Les récits d'anticipation, des prophéties fictionnelles ?

Simon Bréan

► **To cite this version:**

Simon Bréan. Les récits d'anticipation, des prophéties fictionnelles ?. Textuel, 2014, L'anticipation, 1, pp.111-122. <hal-03280563>

HAL Id: hal-03280563

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03280563v1>

Submitted on 7 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Les récits d'anticipation, des prophéties fictionnelles ?

1984 n'a pas vu le Royaume-Uni céder à un totalitarisme paranoïaque. Le fordisme n'a pas débouché sur une optimisation de la société fondée sur le clonage. Les rovers de la NASA n'ont pas encore déniché les antiques palais de Mars. Pourtant, même en devenant contrefactuelles, les anticipations de 1984, du *Meilleur des mondes*, et des *Chroniques martiennes* ont conservé des liens incontestables avec notre réalité contemporaine. Les réflexions sur les systèmes de surveillance font encore appel à la figure de « Big Brother », les débats sur la bioéthique se heurtent à la barrière symbolique du clonage humain, et les fusées rêvées par Bradbury emportent des robots sur Mars. À prendre en compte les premiers aspects, ces récits ont échoué dans leurs anticipations. En se fondant sur les seconds, on peut continuer à invoquer la clairvoyance de leurs auteurs.

Se référer à des états de la réalité bien postérieurs au moment de l'écriture d'une fiction n'est sans doute pas le moyen le plus pertinent d'en évaluer la portée, ou d'en analyser le fonctionnement. Cela reviendrait à lui prêter la valeur d'une prophétie, qui lui permettrait de renvoyer à des référents avant que ces derniers n'existent. Or, aucun écrivain ne jouit d'un accès transcendant à une source supérieure de savoir, même s'il pourrait être tentant d'invoquer une forme d'intuition propre au génie ou de faire de l'auteur un prospectiviste infaillible. De ce fait,

aucune anticipation n'est en mesure de décrire trait pour trait des événements qui ne sont pas encore advenus.

Pourtant, ces récits se présentent justement comme des visions de l'avenir, en faisant appel à des dispositifs textuels destinés à susciter l'impression d'une matérialité effective de ces mondes futurs : entrer dans ces textes, c'est accepter, le temps de la lecture, que les réalités qu'ils décrivent sont aussi concrètes, cohérentes et solides que celles de notre expérience courante¹. Par la suite, l'impression qu'un savoir réel a été dispensé par la lecture peut persister, voire fonder des raisonnements corrects et des prédictions valides. Il semble bien que, même si elles ne livrent pas de réelles prophéties, les anticipations mettent quand même en jeu une forme de fonction prophétique, qui tient à un contrat de lecture dynamique, né d'une illusion référentielle spécifique, par laquelle l'attention du lecteur est tendue vers un espace-temps qu'il sait fictif, mais qu'il situe malgré tout dans une sorte d'avenir possible.

En premier lieu, la fonction prophétique de l'anticipation est liée à la portée métaphorique du récit. Dans la mesure où elle ne dépend pas d'un contexte temporel de lecture, cette dimension symbolique explique en partie que se maintienne l'intérêt des lecteurs même une fois qu'est manifeste l'échec de l'anticipation comme prédiction, d'où ce paradoxe souligné par Richard Saint-Gelais : « l'anticipation rejointe et démentie par le futur effectif ne cesse pas d'être considérée comme une

¹ Les récits d'anticipation se conforment à ce que j'appelle un « régime ontologique matérialiste », au même titre que les récits réalistes. Le terme « matérialiste » renvoie au fait que le lecteur doit postuler une stricte matérialité du monde du récit pour le faire fonctionner, en faisant abstraction du caractère arbitraire de la fiction. Le type de régime ontologique renvoie au rapport établi entre le monde réel et le monde de la fiction. Là où les récits réalistes stipulent un rapport d'équivalence stricte entre leur monde de fiction et le nôtre (régime ontologique rationnel), les récits d'anticipation établissent un rapport d'extrapolation (régime ontologique spéculatif), ce qui signifie que les étapes et conditions du passage d'un monde à l'autre sont censées pouvoir être formulées et expliquées. Pour une discussion de ces notions, je me permets de renvoyer à mon ouvrage, *La Science-fiction en France, Théorie et histoire d'une littérature*, Paris, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, coll. « Lettres Françaises », 2012, p. 26-32.

anticipation, même si sa valence s'en trouve [...] quelque peu affectée² ». Les questions soulevées par *1984* ne perdent pas de leur pertinence une fois dépassée la date stipulée par le titre. L'imminence des dangers évoqués par ce récit n'est pas liée à des événements précis. Elle tient aux tentations intrinsèques à tout système étatique, l'envie de surveiller les faits et gestes de chaque citoyen, de contrôler jusqu'à leurs pensées les plus intimes, pour limiter au maximum tous les risques que des agents à la fois libres et irrationnels font courir à eux-mêmes, aux autres et à la société. Le futur anticipé par *1984* ne dépend pas de circonstances spécifiques, qui auraient été celles du Royaume-Uni à la fin des années quarante, mais il se trouve en germe dans l'impulsion même du contrôle et de la sécurité. En ce sens, la fonction symbolique de mise en garde de *1984* atteint à une forme d'intemporalité, qui lui permet de se situer toujours dans notre avenir.

Une caractéristique essentielle de ce que peut être une prophétie fictionnelle apparaît ici : il ne s'agit pas de prédire, mais d'inciter à interpréter. De ce fait, le lecteur n'aborde pas une fiction d'anticipation pour en tirer un savoir, mais pour suivre une extrapolation. Néanmoins, il arrive que certains auteurs tombent juste, ou plus exactement, que certains éléments de leurs fictions puissent être superposés à des aspects réels apparus après leurs récits, jusqu'à leur donner leur nom. Ainsi,

² Richard Saint-Gelais, *L'Empire du pseudo, Modernités de la science-fiction*, Québec, Nota Bene, coll. « Littérature(s) », 1999, p. 24. Le chapitre I (p. 19-39) fait le point sur la question de l'anticipation de manière très complète. L'effet sur la « valence » de l'anticipation tient aussi, selon Saint-Gelais, à un autre facteur encore que l'aspect symbolique évoqué ici : une anticipation « dépassée » n'est pas dépourvue d'intérêt, car les lecteurs peuvent la percevoir comme une uchronie, c'est-à-dire une version alternative de notre histoire, ou comme un récit placé dans un monde parallèle (*ibid.*, p. 27). Les divergences manifestes entre les données postulées dans cette fiction datée et les données du réel ne sont pas alors perçues comme des « erreurs », mais comme des variations possibles, quoique contrefactuelles. D'ailleurs, *1984* est souvent présentée avant tout comme une « dystopie », une utopie négative, située hors de tout temps et de tout lieu. Même si cette dimension est présente, il me semble que la tension vers l'avenir demeure, car elle constitue un enjeu essentiel du récit et un facteur crucial de la construction du monde : l'espace-temps de référence reste « le futur », même s'il s'agit du futur d'une époque antérieure.

le terme « cyberspace » employé parfois pour désigner l'interconnexion entre ordinateurs donnant naissance à Internet n'a pas été « anticipé », en tant que tel, par William Gibson, mais réemployé pour désigner une situation réelle, du fait de la popularité de *Neuromancien*, le roman emblématique du courant *cyberpunk*³. Ce nom a paru en adéquation parfaite avec la réalité émergente de l'informatique, si bien qu'il a quitté le domaine de la fiction. Néanmoins, dans ses récits, Gibson associe ce mot à un continuum technique dont l'existence n'est pas avérée : pour accéder au cyberspace de la fiction, il faut à des êtres humains devenus des chimères biotechnologiques, des cyborgs, brancher directement leurs cerveaux sur une « réalité consensuelle » bien plus immersive que tout ce que nos ordinateurs permettent à ce jour. L'écrivain d'anticipation a identifié certaines tendances à l'œuvre dans la montée en puissance de l'informatique individuelle au début des années quatre-vingt. Il a décrit une réalité future dans laquelle la barrière entre le réel et le virtuel s'est estompée. Pour cela, il a créé des noms servant à désigner certains aspects anticipés, mais ils ont ensuite été séparés de leur contexte fictionnel et repris pour leur charge évocatoire. Les lecteurs de Gibson ont « reconnu » ses anticipations dans certaines réalités nouvelles, c'est-à-dire qu'ils ont interprété à leur manière un texte se présentant comme une représentation de l'avenir.

Contribuer à nommer une réalité avant qu'elle n'apparaisse est en soi une prouesse remarquable, mais l'aspect prophétique tiendrait ici en grande partie du malentendu, ou de la coïncidence féconde. Il serait aisé d'invoquer l'exception de fictionnalité, pour disqualifier tout procès en vérité instruit à l'encontre d'une anticipation, pour valider ou pour infirmer une éventuelle fonction prophétique, conçue comme une propriété objective du texte. Comme toute fiction, ces récits jouissent

³ William Gibson, *Neuromancien* (1984), traduit de l'anglais (américain) par Jean Bonnefoy, Paris, J'ai Lu, coll. « Science-fiction », 1988. Le *cyberpunk* met en scène des anticipations à court terme, où des avancées techniques en matière d'hybridation homme-machine prennent place dans un contexte politique et social très dégradé.

par principe d'une « souveraineté ontologique⁴ » : ils n'ont pas à rendre de comptes quant à leur description effective de la réalité. Chercher à en vérifier l'adéquation revient à cesser de les lire comme fictions, pour les aborder comme des documents.

Or, s'ils témoignent de quelque chose, ce ne peut être d'un futur alors inaccessible, mais bien de conceptions en fait contemporaines, dont le relevé signale surtout les limites de l'exercice difficile de la prédiction. L'anticipation court toujours le risque de la « réduplication », selon le terme employé par Michel Butor, qui désigne le mouvement inverse de celui évoqué pour le cyberspace, « une force d'inertie venant freiner (ou même ruiner) ses prétentions futuristes⁵ » : il s'agit alors de déguiser des réalités et des enjeux contemporains sous des noms imaginaires⁶. Même les œuvres les plus abouties restent ancrées dans un lieu et un temps donnés, et donc dans une culture spécifique. La référence à Henry Ford comme figure tutélaire du *Meilleur des mondes* rappelle l'importance symbolique de ce personnage pendant les années vingt. C'est sur un réseau de symboles différent que s'appuiera un récit d'une autre époque. À la fin des années soixante-dix, *Naissez, nous ferons le reste*, de Patrice Duvic, fonde la logique de manipulation génétique de son anticipation sur le principe d'obsolescence programmée⁷ : les êtres humains, créés par ingénierie génétique, sont rutilants à la naissance, mais condamnés par des tares congénitales se

⁴ Lubomir Dolezel, *Heterocosmica. Fiction and Possible Worlds*, Baltimore and London, Johns Hopkins University Press, 1998, p. 21. Lubomir Dolezel prend pour exemple de cette souveraineté ontologique le cas des personnages historiques. Dès lors qu'il est mis en scène dans une fiction, ce qui demeure d'un personnage historique est son homologue fictionnel (« *possible counterpart* »), distinct par essence de son modèle. Selon les contraintes propres au genre du texte, l'écart entre le modèle et la version fictionnelle peut se révéler plus ou moins important, mais l'erreur ou approximation n'invalide pas en soi le monde de la fiction, qui reste souverain.

⁵ Richard Saint-Gelais, *L'Empire du pseudo*, *op. cit.*, p. 31.

⁶ « L'auteur n'a fait que traduire en langage de S. F. un article de journal lu la veille au soir. » (Michel Butor, « La Crise de croissance de la science-fiction » [1953], *Répertoire*, Paris, Éditions de Minuit, 1960, p. 189).

⁷ Patrice Duvic, *Naissez, nous ferons le reste*, Paris, Denoël, coll. « Présence du Futur », 1979.

manifestant à l'âge adulte, pour soutenir la croissance économique, à l'instar des produits industriels actuels.

De fait, la valeur prophétique des premiers récits d'anticipation est plutôt d'ordre « auto-réalisateur » : envisager l'avenir, c'est déjà prendre position pour l'empêcher ou le faire advenir. Le futur présenté sert à remettre le présent en perspective, pour inciter le lecteur à l'action. Lorsque, en 1771, Louis-Sébastien Mercier présente l'état de la France en *L'An 2440*⁸, le tableau qu'il dresse de cette période éloignée consiste surtout à opposer le régime de son époque à un régime idéal, atteint grâce à des réformes inspirées par les Lumières. Plutôt qu'une prophétie, l'anticipation se fait ici promesse, en montrant au lecteur les résultats concrets d'une politique inspirée par des théories contemporaines. Comme l'utopie décale des enjeux dans l'espace, l'anticipation utilise le déplacement temporel pour reprendre des questions actuelles à nouveaux frais.

Parler du futur, pour parler du présent : les récits d'anticipation sont longtemps restés au plus près d'une réalité contemporaine, selon une esthétique que Gérard Klein désigne comme de l'« anticipation dans le présent » : « cette invention en avance sur son temps ne modifie en rien la société qui l'environne. Ce prodige n'a ni conséquence, ni descendance⁹. » Jules Verne n'envisage que des anticipations à la portée limitée, en postulant la fabrication d'un prototype fonctionnel, comme le Nautilus, qui disparaît une fois l'aventure terminée, sans affecter la société. H. G. Wells imagine des avenir plus lointains ou des modifications plus importantes, mais, en dépit de leurs audaces, ses récits les plus célèbres reprennent ce schéma de la disparition finale de la merveille technique. Tant les Martiens de *La Guerre des mondes* que les Morlocks de *La Machine à explorer le temps* fournissent un aperçu de l'évolution qui attend l'espèce humaine, mais dans l'immédiat la société anglaise ne subit

⁸ Louis-Sébastien Mercier, *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais* (1771), Christophe Cave et Christine Marcandier-Colard (éd.), Paris, La Découverte, coll. « La Découverte poche », 1999.

⁹ Gérard Klein, « *Le Roman de l'avenir* et l'anticipation dans le présent », *La Quinzaine littéraire*, n° 1066, août 2012, p. 13 (« Écrire le futur ? »).

aucun changement profond. La portée prophétique des textes du premier se limite à affermir la confiance dans les capacités techniques de la civilisation contemporaine, tandis que les récits du second peuvent être lus comme des mises en garde contre des travers de l'époque, comme la ségrégation sociale et l'hyperspécialisation des ouvriers industriels.

Une troisième voie pour cette « anticipation dans le présent » est souvent pratiquée par les écrivains français du premier vingtième siècle. Plutôt que de postuler des évolutions proches – un sous-marin – ou très lointaines – la séparation de l'espèce humaine en deux branches distinctes – leurs récits suivent une poétique de l'anomalie¹⁰ : ils mettent en scène le surgissement de « cygnes noirs », c'est-à-dire d'états de la réalité tenus pour inconcevables avant d'être constatés, mais *a posteriori* tout à fait compatibles avec les lois physiques. L'anticipation devient alors une sorte d'entraînement face à l'imprévisible, ce que Maurice Renard définit ainsi :

Le roman merveilleux-scientifique est une fiction qui a pour base un sophisme ; pour objet, d'amener le lecteur à une contemplation de l'univers plus proche de la vérité ; pour moyen, l'application des méthodes scientifiques à l'étude compréhensive de l'inconnu et de l'incertain¹¹.

L'introduction d'une variable nouvelle, même tenue pour fausse, le « sophisme », vise à sensibiliser le lecteur à la présence d'une incertitude fondamentale dans le monde qui l'entoure. Dès lors que des inventions et des découvertes nouvelles sont susceptibles de bouleverser notre conception du monde, l'exercice de la prédiction change de nature et d'enjeux. Maurice Renard

¹⁰ Sur ce sujet, voir notamment Simon Bréan, « L'imagination scientifique française : une pensée de l'anomalie », *Génération science-fiction*, [en ligne], <http://generationscience-fiction.hautetfort.com/archive/2009/08/10/poetique-de-l-anomalie.html> (Consulté le 25.04.2013).

¹¹ Maurice Renard, « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, n° 6, octobre 1909, cité dans *Romans et contes fantastiques*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1990, p. 1213. L'étiquette de « merveilleux-scientifique » est proposée ici pour désigner les romans mettant en scène des images de la science. Ce terme ne connaît pas d'importante fortune critique.

prête à un médecin dément des techniques de greffe permettant de placer un cerveau humain dans un corps d'animal¹². Rosny aîné imagine dans les profondeurs de la jungle une espèce de plante intelligente¹³. Jacques Spitz postule que des mouches acquièrent conscience et faculté de s'organiser, avec pour conséquence l'extermination rapide de l'espèce humaine¹⁴. Plus encore que la possibilité d'une nouveauté radicale, ce que promettent ces récits d'anticipation, c'est la perspective d'un changement complet de paradigme, brouillant les frontières de l'humain, de l'animal et du végétal.

Néanmoins, les cygnes noirs de ce type d'anticipation ne se manifestent jamais tels qu'ils sont décrits. La fonction prophétique mise en jeu par ces récits n'a que peu à voir avec la probabilité effective de ce qui est représenté. L'important est la réaction face au surgissement d'un imprévu : les récits suivent la découverte progressive par les personnages de ces réalités nouvelles. Ainsi, le narrateur de la *Guerre des mouches* présente les premiers indices trahissant l'existence d'une organisation concertée chez les mouches, observées en train d'inoculer délibérément des bacilles mortels. Par la suite, l'étendue des ressources de ces mouches est démontrée par leurs victoires militaires : elles sont capables d'industrie, se confectionnant des protections et des instruments efficaces, et leurs facultés de stratégie et de prévision dépassent celles de tous les gouvernements occidentaux.

En dépit du caractère peu crédible de l'évolution des mouches, et de la posture volontiers cynique du narrateur à l'égard de l'aveuglement de ses congénères¹⁵, les étapes de la conquête du monde par ces insectes présentent une signification certaine pour

¹² *Id.*, *Le Docteur Lerne, sous-dieu* (1908), *Romans et contes fantastiques*, op. cit., p. 59-210.

¹³ J. H. Rosny aîné, *L'Étonnant Voyage d'Hareton Ironcastle* (1922), Paris, NÉO, coll. « Fantastique/SF/Aventure », 1982.

¹⁴ Jacques Spitz, *La Guerre des mouches* (1938), *Joyeuses Apocalypses*, Paris, Bragelonne, coll. « Trésors de la SF », 2009, p. 7-112.

¹⁵ Le titre même, « la guerre des mouches », fait écho de manière parodique à la plus dramatique « guerre des mondes » imaginée par Wells.

le lecteur contemporain d'un récit paru en 1938. La trajectoire de ces mouches qui, d'abord insignifiantes et désorganisées, parviennent en quelques années à dominer le monde, par la seule force de leurs armes et de leur ardeur au combat, n'est pas sans rappeler celle du parti nazi, négligé à son apparition car tenu pour un ramassis de brutes, mais formant au moment de l'écriture une menace grondant à toutes les frontières de l'Europe. Lorsque les Allemands se lancent au combat contre les mouches, ils sont d'ailleurs comparés eux-mêmes à des insectes, car les protections chimiques dont ils sont couverts les font ressembler à des « termites blancs et géants », « poussant de formidables “Heil¹⁶ !” ».

L'anticipation de la science-fiction correspond à la fois à un élargissement et à une stabilisation de cet « entraînement » par la prophétie. En effet, la *science fiction* à l'américaine, élaborée pendant les années trente et introduite en France à partir de 1950, a pour caractéristique essentielle d'être fondée sur une forme de collaboration intertextuelle, impliquant en particulier la circulation d'images et de notions, d'un texte à un autre. Cette circulation se fait de manière très souple¹⁷, chaque auteur restant libre de ses extrapolations, mais le lecteur se trouve confronté à des objets récurrents, tels que les robots, vaisseaux spatiaux, empires interstellaires ou gouvernements mondiaux unifiés.

Loin de signifier un appauvrissement de l'anticipation, le statut potentiellement neutre de ces objets permet aux écrivains de mettre en valeur des aspects spécifiques de leur monde futur. Ainsi, dans *Le Sceptre du hasard* de Gérard Klein, robots et mutants font partie des rouages de l'histoire, ainsi qu'un prodigieux réseau informatique chargé d'administrer la Terre entière

¹⁶ *Ibid.*, p. 103. La satire n'est pas uniquement dirigée contre les Nazis, mais bien contre toutes les certitudes des régimes occidentaux, dont aucun ne survit à la guerre.

¹⁷ Damien Broderick désigne cet ensemble intertextuel sous le nom de « mega-text » de la science-fiction (*Reading by Starlight: Postmodern Science Fiction*, London, Routledge, 1995, p. XIII). Pour une discussion de cette notion, voir notamment Simon Bréan, *La Science-fiction en France, op. cit.*, p. 355-367.

sans intervention humaine¹⁸. Ces éléments connus permettent l'évocation d'un système politique original, postulé à partir de la situation des années soixante, en supposant un perfectionnement des techniques statistiques qui a favorisé la mise en place de la « stochastocratie », le règne du hasard.

[Les Sondeurs] portèrent les méthodes de sondage à un tel niveau de perfection qu'il devint possible de s'en remettre presque complètement à des machines. (...) Le dernier échantillon consulté décida qu'il était préférable de s'en remettre totalement au hasard, et que la chance risquait plus que les jeux, d'élire un homme juste et intègre¹⁹.

Le stochastocrate, tiré au sort, dirige sans ambition une société hédoniste, sous la tutelle de machines programmées pour protéger les intérêts humains. Néanmoins, c'est en devenant stochastocrate contre son gré que le personnage principal se trouve en situation de comprendre quels blocages et quelles injustices dissimule ce système fondé sur le refus des responsabilités. En même temps qu'il fournit une image conditionnelle de l'avenir, ce roman entraîne le lecteur dans un processus d'évaluation de tout régime politique, selon qu'il contribue ou non au bien des populations qu'il prétend servir. Le mécanisme d'évaluation de la stochastocratie rend ici manifeste le contrat de lecture implicite pour toute anticipation : il appartient au lecteur de confronter les suppositions de l'auteur avec les siennes ; il faut au lecteur faire lui-même œuvre d'anticipation.

Dans l'anticipation de la science-fiction, la fonction prophétique se fait ainsi formation à la prédiction, en se concentrant sur les effets de régularité plutôt que sur des surgissements imprévisibles. Si l'on s'en tient au monde humain, en exceptant les catastrophes naturelles ou extraterrestres, les événements et les découvertes les plus spectaculaires ont en effet toujours été intégrés, tôt ou tard, à la trame de nos sociétés. Même les

¹⁸ Gérard Klein, *Le Sceptre du hasard* (1963), Paris, Le Livre de Poche, coll. « Science-fiction », 2002.

¹⁹ *Ibid.*, p. 23.

aspects les plus négatifs, comme les retombées dramatiques de certaines applications techniques en termes de santé publique, ou les plus surprenants, comme les changements rapides dans les usages de la communication et de l'information, s'intègrent à l'expérience humaine sans solution de continuité. Les récits de science-fiction présentent donc, dans la modalité conditionnelle d'un futur possible, des réalités dont le lecteur doit identifier d'un même geste la nouveauté radicale et ce qui le rattache à une logique profonde. Lorsque Philippe Curval introduit, dans *Cette chère humanité*, la « cabine de temps ralenti », il imagine une anticipation technique très spécifique²⁰. Une telle cabine permet un décalage temporel avec l'extérieur, démultipliant le temps de loisir de son occupant : « Dès que vous pénétrez dans le champ du ralentisseur temporel, vos journées durent une semaine²¹ ». Dans l'avenir imaginé par l'écrivain au milieu des années soixante-dix, cette cabine cristallise et renforce une tendance au repli sur soi des sociétés européennes et de leurs populations. Tandis que les frontières de la CEE se ferment aux circulations d'immigrants, les rues se vident d'activité, chacun cultivant son temps personnel dans sa cabine. Pour surprenante que soit une telle invention, ses conséquences à des échelles individuelle et collective sont prévisibles, ce qui les rend acceptables le temps de la lecture, mais aussi reconductibles hors de la fiction.

Ni révélations, ni escroqueries, les récits d'anticipation sont fondés sur la logique paradoxale au cœur de nos civilisations industrielles : s'attendre à l'inattendu, c'est savoir à la fois que des découvertes peuvent bouleverser notre rapport au monde, mais que rien d'humain n'est si radicalement nouveau qu'il nous en deviendrait étranger. Ce que l'auteur d'une anticipation met en valeur comme mécanismes d'incorporation enthousiaste, d'examen critique ou de rejet d'une innovation technique, idéologique ou sociale, ne prend pas sens uniquement de

²⁰ Philippe Curval, *Cette chère humanité*, Paris, Robert Laffont, coll. « Ailleurs et Demain », 1976.

²¹ *Ibid.*, p. 27.

manière conditionnelle. Les structures repérables dans le passé et le présent valent aussi pour l'avenir, mais au lieu d'être fixées dans leurs conséquences, elles y demeurent mouvantes. La dynamique de l'anticipation, sa fonction prophétique, incite le lecteur à appliquer son esprit critique aussi bien à la matière de la fiction, dont il s'agit d'éprouver la logique et la force d'évocation, qu'à la réalité concrète, qui cesse dès lors d'être perçue comme un ensemble statique de faits intouchables. Elle prend l'aspect d'un champ de forces, où la matière est modelée de façon transitoire, suivant des lois et des structures régulées. En livrant des fragments de futurs, liés par le fil ténu de la fiction à des présents vite dépassés, l'anticipation rappelle sans cesse à ses lecteurs ce que l'expérience du temps a d'indicible, d'inévitable et de libérateur.